

Êtes-vous spéciste ?

Par **Laurent Bègue** professeur à l'Institut universitaire de France, université Grenoble Alpes.

Le spécisme est l'attribution d'une valeur morale différente à un animal en fonction de sa ressemblance avec l'homme. Il sert à justifier notre alimentation carnée, mais de plus en plus de voix le disent scientifiquement infondé. Jusqu'à ne plus manger de viande ? Oui, répond Laurent Bègue.

Il y a encore 150 ans, la plupart des citoyens des pays d'Europe occidentale accordaient moins de droits et de capacités cognitives aux Noirs qu'aux Blancs, ou aux femmes qu'aux hommes. Peu à peu, les mentalités ont évolué, de sorte que nous avons globalement considéré que la première attitude – le racisme – et la seconde – le sexisme – ne correspondent ni à une vision juste des choses, ni à une attitude saine et propice au bien-être de tous.

Un processus analogue semble en cours, concernant notre rapport aux animaux. L'idée selon laquelle l'être humain serait intrinsèquement supérieur aux autres animaux et aurait sur eux des droits particuliers, perd peu à peu de ses soutiens. Un terme est apparu, qui rend compte de ce phénomène : le spécisme. Le spécisme validerait une hiérarchisation des espèces, comme le racisme a tenté le faire pour les origines ethniques, et le sexisme, pour les sexes. En tant que

EN BREF

● Comme le racisme accorde des droits différents aux individus en fonction de leur origine ethnique, le spécisme attribue une valeur morale inégale aux animaux selon leur apparence.

● L'antispécisme s'oppose à cette notion, en partie soutenu par les découvertes des neurosciences sur la sensibilité et l'intelligence animale.

● Cette évolution ferait partie d'un « processus civilisationnel » qui voit l'empathie progresser et la violence décliner.

tel, il pourrait bien un jour être traité d'une façon analogue : réprouvé, puis abandonné.

Nous voyons partout autour de nous des signes révélateurs. Manifestations pour la fermeture des abattoirs, alertes sur les conditions d'abattage, mise en cause croissante de l'expérimentation animale, répudiation du foie gras ou des cirques traditionnels... L'actualité témoigne d'évolutions majeures dans la manière dont les Français conçoivent leur relation avec les animaux non humains. Ces mutations de la sensibilité avaient été anticipées par plusieurs pionniers des sciences sociales comme le sociologue Norbert Elias et l'anthropologue Claude Lévi-Strauss, qui auguraient d'un rejet civilisationnel de la viande. Elles sont confirmées dans les analyses récentes de Steven Pinker, qui décrit un élargissement historique du cercle moral : la chasse décline, l'expérimentation animale est plus stricte, le végétarisme croît... « La tendance ●●



© Olyy/Shutterstock.com

● L'homme est aussi un animal, ce qui oblige à reconnaître certains droits aux autres animaux, également dotés de sensibilité. Cela pourrait remettre en cause notre habitude de les exploiter et de les consommer.

historique est claire : dans le futur, les gens considéreront que l'élevage d'animaux destinés à l'abattage est une pratique barbare», n'hésite pas à écrire l'influent intellectuel de Harvard.

Depuis une cinquantaine d'années, la dénonciation de l'instrumentalisation des animaux et des conditions de leur utilisation alimentaire, vestimentaire ou de loisir, a fait l'objet d'une intensification des travaux en éthique animale, face à une élévation des cadences de l'abattage : 70 milliards d'animaux d'oiseaux et de mammifères sont tués dans les abattoirs chaque année dans le monde, ainsi que mille milliards de poissons. Dans le monde, près de 100 millions d'animaux sont annuellement sacrifiés pour la recherche scientifique. C'est dans ce contexte qu'au début de l'année 2018, la première revue scientifique mondiale en psychologie sociale publiait une série d'études consacrées au spécisme. Avant cette publication, un nombre croissant de recherches ont dévoilé les normes et processus cognitifs qui neutralisent l'inconfort psychologique résultant de l'exploitation et la consommation des animaux.

QU'EST-CE QUE LE SPÉCISME ?

Forgé en 1970 par le psychologue britannique d'Oxford Richard Ryder, ce terme a été popularisé cinq ans plus tard par le philosophe de Princeton Peter Singer pour dénoncer ce qu'il considérait comme une discrimination injustifiable, à l'exemple du racisme ou du sexisme. Le spécisme correspond

LA SANTÉ PUBLIQUE FRANÇAISE ENCOURAGE L'ALIMENTATION CARNÉE

L'agence sanitaire Santé Publique France recommande de consommer « de la viande, du poisson ou des œufs, 1 à 2 fois par jour » (Fiche 3, consultation mars 2018) et indique que « le suivi d'un régime végétalien à long terme fait courir des risques pour la santé, notamment pour les enfants ». Cette recommandation contraste avec les résultats de l'agrégation de 200 publications scientifiques. Cette synthèse a conduit l'Association Américaine de Diététique à conclure : « les alimentations végétariennes (y compris végétaliennes) bien conçues sont bonnes pour la santé, adéquates sur le plan nutritionnel et peuvent être bénéfiques pour la prévention et le traitement de certaines maladies. Les alimentations végétariennes bien conçues sont appropriées à tous les âges de la vie, y compris pendant la grossesse, l'allaitement, la petite enfance, l'enfance et l'adolescence, ainsi que pour les sportifs ».

W. J. Craig et A. R. Mangels, American Dietetic Association, Position of the American Dietetic Association: vegetarian diets, *Journal of American Dietetic Association*, vol. 109, pp. 1266-1282, 2009.



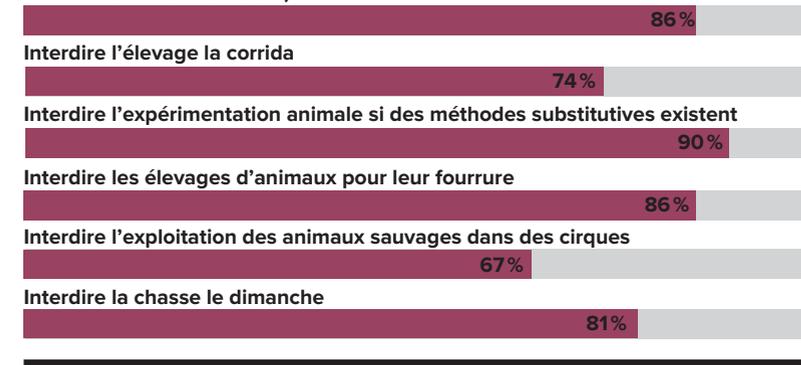
Les religions monothéistes ont souvent érigé une césure théologique indépassable entre l'humain et la longue chaîne des autres êtres vivants.

à l'attribution d'une valeur morale inégale à un animal en fonction de son appartenance à une espèce donnée, ce qui conduit à ignorer les intérêts biologiques propres des animaux non humains. Contrairement aux classifications zoologiques qui décrivent scientifiquement les arborescences du vivant et leur logique évolutive, le spécisme procède d'une rationalité purement anthropocentrique. Il se fonde sur un système de représentations justifiant une stricte hiérarchie entre l'humain et le reste du monde animal, et fait l'objet de processus motivationnels qui garantissent son maintien. La construction de la frontière entre l'humain et l'animal résulte d'une histoire plurimillénaire dans laquelle la zoologie a fréquemment été appréhendée au prisme du politique et de la religion, cette dernière érigeant le plus souvent (dans ses versions monothéistes) une césure théologique indépassable entre l'humain et la longue chaîne des êtres vivants.

La similitude perçue avec l'humain est un critère décisif : « parle et je te baptise », aurait dit le cardinal de Polignac à un orang-outan rencontré dans le jardin du roi, rapportait Diderot. Sans aller jusqu'à la parole, une ressemblance physique suffit : le simple trucage numérique d'une photo d'animal en lui imprimant une expression faciale humaine augmente l'intérêt qui lui est porté. Selon une étude de Sarah Batt, connaître la classification biologique d'un animal permettrait d'expliquer 25 % des préférences exprimées par l'humain. Cette considération sélective est illustrée dans une étude de Scott Plous, de l'université de Wesleyan. Ce chercheur a constaté que des participants auxquels l'on montrait des vidéos d'animaux en train de souffrir éprouvaient d'autant plus de stress physiologique (évalué au moyen de l'humidité de la peau) que ceux-ci étaient proches des humains. Une autre étude dévoilait que les punitions exigées par des participants pour

LES FRANÇAIS OPPOSÉS À LA MALTRAITANCE ANIMALE

Ci-dessous, les pourcentages de Français souhaitant : Interdire l'élevage intensif (qui utilise des espaces réduits ou raccourcit la phase de croissance des animaux)



sanctionner les auteurs d'actes de violence envers un animal étaient d'autant plus sévères que l'espèce animale était proche de l'humain.

CONNAISSEZ-VOUS LE TEST DU « TRABLAN » ?

Un autre favoritisme est également en vigueur dès que nous entretenons des relations privilégiées avec telle ou telle espèce en la hiérarchisant par rapport à une autre. Par exemple, 25 millions de cochons sont abattus en France chaque année après avoir vécu une existence concentrationnaire de six mois sur des caillebotis et loin de la lumière. Simultanément, les Français vivent en compagnie de plus de 7 millions de chiens (qui étaient consommés sur notre territoire jusqu'au début du XX^e siècle et le restent en Asie et en Afrique). En France, les cochons sont jugés bien inférieurs aux chiens et la justification de leur consommation (en moyenne 32 kg par an et par personne) est quasi unanime. Ces croyances et représentations rendent très difficile la mise en cause de la consommation du cochon. Ainsi, dans une étude originale, Jared Piazza, de l'université de Lancaster, a fait lire à des participants un texte décrivant une espèce animale fictive découverte sur une autre planète, le 'trablan'. Si l'on informait les participants des capacités cognitives de ces animaux inédits, la considération morale à leur égard augmentait. Toutefois, si l'on présentait un texte comparable concernant le trablan, le tapir ou le cochon, les effets de l'évocation de l'intelligence de ces animaux augmentait

LA FRANCE DES ABATTOIRS

On compte un millier d'abattoirs en France. Le nombre d'animaux abattus chaque année se répartit comme suit :

- Poules : **840 millions**
- Canards : **100 millions**
- Autres volailles : **53 millions**
- Lapins : **37 millions**
- Cochons : **25 millions**
- Bovins : **4,7 millions**
- Chèvres : **1,1 millions**

(Source : FAO, Food and Agriculture Organization of the United Nations).

significativement la considération morale pour le tapir ou le trablan, mais ne changeait absolument pas concernant le cochon. Selon Jared Piazza, cette invariabilité tient au fait que la consommation du cochon (ou d'autres viandes) est considérée comme une sorte d'obligation humaine, et ce pour quatre raisons : elle serait biologiquement naturelle (inscrite dans la « nature humaine »), socialement normale (comme en témoigne le menu quotidien de toutes les cantines et restaurants), diététiquement indispensable (voir page précédente) et gustativement irrésistible.

ATTENTION À LA MORALE DE L'APPARENCE

Dans son best-seller *Faut-il manger les animaux*, l'écrivain Jonathan Safran Foer observait que nourrir l'Américain moyen de la naissance à la mort implique de tuer en moyenne 21 000 animaux. Pour justifier leurs appétits carnivores, les individus mobilisent des mécanismes cognitifs très efficaces, comme le déni des capacités sensibles, cognitives et émotionnelles des animaux ingurgités. Le cochon sera donc jugé inférieur au chien, en dépit de ses capacités cognitives et émotionnelles supérieures. Consommer un animal nous incite à lui refuser des attributs valorisés, car cela introduirait un inconfortable état de dissonance cognitive. Nous détestons deviner la tête, ou simplement les yeux des animaux dans nos assiettes tout autant que nous leur récusons des expériences subjectives : le dégoût pour la viande augmente directement si l'on élève la connaissance des capacités mentales de l'animal consommé. Dans une étude, Steve Loughnan, de l'université de Kent, a fait en sorte que des participants consomment au laboratoire une portion de bœuf séché ou de noix de cajou. Mesurant dans un autre contexte les représentations entretenues par ceux-ci concernant une grande diversité d'animaux comme le poisson, le kangourou, ou la vache, le chercheur a constaté que ceux qui avaient consommé du bœuf minimisaient davantage les capacités cognitives des ruminants et révoquaient leur statut moral. Le simple fait d'anticiper, dans une situation de laboratoire, de consommer un morceau de viande (ou des fruits, pour le groupe témoin) suffit à amoindrir les capacités mentales et émotionnelles attribuées aux animaux. C'est également le cas lorsque l'on est conduit à penser aux conditions de production de la viande par rapport à celle des légumes. Au III^e siècle après J. C. le philosophe phénicien Porphyre avait eu ce mot saillant : « C'est par gloutonnerie que les hommes refusent la raison aux animaux ».

Une autre étude a démontré que par rapport à des végétariens, les omnivores se montrent plus

•• enclins à minimiser les capacités mentales et les expériences émotionnelles des animaux consommables. En réalité, le simple fait qu'on leur attribue une vocation alimentaire rend instantanément plus accessibles les représentations qui justifient leur ingurgitation. Une étude du psychologue Brock Bastian de l'université de Melbourne, dans laquelle des participants évaluaient les capacités mentales de 32 animaux différents, a montré que la comestibilité des animaux était inversement corrélée à ces capacités : les vaches ou les cochons étaient ainsi nettement dépréciés par rapport à des chats, des lions ou des antilopes (il s'agissait des capacités attribuées par les personnes interrogées, et non des capacités réelles). Est-ce cette destinée alimentaire qui explique pourquoi, selon une enquête américaine, les peluches commercialisées pour les enfants sont si rarement des cochons, des vaches et des poules ?

Dans une autre étude menée par Boyka Bratanova, de l'université de Surrey, on présentait à 80 participants un mammifère faisant partie du monde animal que l'on rencontre en Nouvelle Guinée, le kangourou arboricole de Bennett. S'assurant qu'aucun des participants ne connaissaient véritablement le sujet, on les informait que cet animal ne vivait qu'en Nouvelle Guinée, que sa population était importante et stable, et qu'il avait un cycle de reproduction rapide. Puis, on introduisait diverses

informations. Par exemple, il était indiqué que la viande de l'animal était consommée par les habitants de Nouvelle Guinée, ou au contraire, aucune référence à sa consommation n'était mentionnée. Les participants indiquaient ensuite dans quelle mesure ils estimaient que ce type de kangourou souffrait s'il était blessé, et s'il méritait d'être traité dignement. Les résultats ont indiqué que la simple affectation de cet animal dans la catégorie de la viande consommable suffisait à modifier les capacités sensorielles qui lui étaient attribuées. Ces capacités perçues déterminaient à leur tour les préoccupations morales entretenues par les participants à l'égard du kangourou arboricole.

LE SPÉCISTE EST-IL MACHISTE ?

Diverses influences idéologiques renforcent ces mécanismes. Par exemple, Hank Rothgerber, de l'université Bellarmine à Louisville aux États-Unis, a observé que le fait d'adhérer à une conception masculiniste (être en accord avec des affirmations comme « quand un homme ressent une petite douleur, il doit s'efforcer de ne pas la laisser paraître » ou « pour un homme, le succès dans le travail doit être le but central de sa vie ») était liée à une consommation de viande plus élevée et à sa légitimation. Une série d'études menée par Kristof Dhont, de l'université de Ghent en Belgique, a indiqué que les personnes qui se caractérisaient par un niveau élevé

QUE DIT LA LOI ?

Code Civil, article 515-14 (2015)
« Les animaux sont des êtres vivants doués de sensibilité ».

Déclaration de Cambridge sur la conscience (7 juillet 2012)

« Les humains ne sont pas les seuls à posséder les substrats neurologiques qui produisent la conscience. Les animaux non humains, soit tous les mammifères, les oiseaux, et de nombreuses autres créatures, comme les poulpes, possèdent aussi ces substrats neurologiques ».

CHERCHEURS OU VIVISECTEURS ? LE VOCABULAIRE COMPTE !

Selon qu'on est chercheur, défenseur des animaux ou simple citoyen, on n'utilise pas les mêmes mots pour décrire la même chose.

Langage commun	Protection animale	Laboratoires
Les tests sur les animaux	La vivisection	L'expérimentation animale
Les défenseurs des animaux	Les militants et les associations de la P.A.	Les intégristes, les extrémistes
On utilise les animaux	On torture les animaux	On fait travailler les animaux
Des chaises de contention	Des chaises de contention	Des chaises de travail
Une expérience douloureuse	De la torture	Un protocole invasif
Euthanasier	Mettre à mort	Sacrifier
Les scientifiques utilisant des animaux	Les vivisecteurs	Les chercheurs travaillant avec des animaux

Source : Jouglu, 2015.

d'autoritarisme (mesuré par des questions comme « l'obéissance et le respect de l'autorité sont les valeurs les plus importantes que les enfants doivent apprendre ») ou de dominance sociale (répondant favorablement à des questions comme « Pour réussir dans la vie, il est parfois nécessaire de marcher sur les autres groupes ») considèrent davantage les animaux comme inférieurs, consomment plus de viande et sont plus favorables à l'expérimentation animale. La dominance sociale est également liée à une atténuation des émotions imputées aux animaux et notamment des émotions complexes, comme l'a montré Michal Bilewicz, de l'université de Varsovie. Enfin, il ressort que le niveau de dominance sociale endossée par des adultes prédit statistiquement la tendance manifestée par leurs propres enfants à affirmer la supériorité de l'homme sur l'animal.

« DÉSANIMALISER LE PRODUIT » POUR CONTINUER À VENDRE DE LA VIANDE

Pour adoucir la tension due à l'incohérence entre la conviction que la plupart des gens partagent quant à la nécessité de « respecter les animaux » et le fait qu'ils plantent quand même leur fourchette dans la viande, on peut emprunter au psychologue de Stanford Albert Bandura le concept de désengagement moral. Ceci se traduit par des euphémismes de langage, et par le développement industriel de produits carnés qui dissimulent intentionnellement l'anatomie des animaux. Par exemple, le philosophe français Martin Gibert indique qu'en 2013, le magazine « Paysan breton hebdo » informait judicieusement aux éleveurs : « il faut 'désanimaliser' le produit, c'est-à-dire casser le lien affectif qu'il peut y avoir avec l'animal en mettant bien en avant le produit fini ». Dans la même optique, une revue des professionnels de la viande citée par Scott Plous, de l'université Wesleyand, rappelait que « faire savoir à un consommateur que la côte d'agneau qu'il vient d'acheter est une partie de l'anatomie de l'une de ces mignonnes petites créatures que l'on voit gambader dans les champs au printemps est probablement la manière la plus sûre de le transformer en végétarien ». Cette préconisation a été publiée il y a plus de 40 ans. Aujourd'hui, les agneaux ne gambadent plus beaucoup et sont plutôt entassés dans des baraquements éloignés du public. Une telle segmentation spatiale contribue encore davantage à maintenir les consommateurs dans une ignorance consentie (« Si les abattoirs avaient des murs de verre, tout le monde serait végétarien », indiquait à juste titre Paul McCartney, l'icône du groupe dont le nom fait



Les mêmes personnes pensent souvent que l'homme est supérieur à l'animal et que certains groupes sociaux sont supérieurs à d'autres.

penser à un coléoptère, les Beatles). La seyante atténuation psychologique des sordides réalités de l'abattage est probablement corroborée par les visites scolaires dans des fermes pédagogiques à l'ancienne, voire les publicités mettant à l'honneur des vaches hilares et des poulets rayonnants. Quoi de plus rassérénant pour les papilles gustatives que l'idée de viande heureuse ? La sacralisation des animaux, ou l'expression de regret ou de gratitude proposés par certains lorsqu'on les abat fonctionnent-ils comme une manière de réduire la dissonance ? Ces questions restent à trancher.

L'ANIMALISME, UN ANTI-HUMANISME ?

Alors que plusieurs philosophes considèrent que l'inclusion de l'animal dans la sphère de préoccupation morale est également bénéfique pour les humains, plusieurs intellectuels français prétendent au contraire que « l'animalisme est un anti-humanisme » et que « à force de vouloir considérer les animaux comme des personnes, on finit forcément par considérer les personnes comme des animaux ». Il existe pourtant de multiples données historiques, sociologiques et psychologiques qui suggèrent que la considération pour les animaux est indicative d'une orientation prosociale plus vaste et non l'inverse.

Historiquement, à l'exemple de Gandhi, de nombreux activistes ayant contribué à promouvoir les droits humains avaient de fortes revendications animalistes. Bien que cela ne puisse constituer une démonstration en soi, il est intéressant de remarquer avec Dov Cohen, de l'université de l'Illinois, que les cultures de l'élevage sont plus souvent également celles de l'honneur et de la violence. Selon une ancienne analyse de Peggy Sanday, de l'université de Pennsylvanie, menée dans une centaine de contextes culturels non industrialisés, les cultures dans lesquelles l'on consomme de la

EXEMPLES D'ITEMS DE L'ÉCHELLE DE SPÉCISME

- Moralement, les animaux comptent toujours moins que les humains.
- Les humains ont le droit d'utiliser les animaux comme ils le souhaitent.
- Il est moralement acceptable de réaliser des expériences médicales sur les animaux que l'on ne ferait pas sur des humains.

Source : (Caviola et al., 2018, adaptation française : Bègue et al. 2018)

•• viande sont plus patriarcales, honorent des dieux masculins et sont moins égalitaires. Une récente enquête menée par Lucius Caviola et ses collègues, de l'université d'Oxford, a montré que plus le niveau de spécisme (évalué au moyen d'une mesure psychométrique) était bas, plus le niveau d'empathie des individus était élevé. Le spécisme était par ailleurs positivement corrélé au racisme, à la dominance sociale, au dogmatisme et à la justification du système social en vigueur. Une autre étude psychométrique réalisée par Catherine Amiot, de l'université du Québec à Montréal confirmait que plus des participants obtenaient un score élevé à une échelle mesurant la solidarité avec les animaux, plus leur niveau d'empathie était élevé, tandis que leur niveau de racisme était inférieur.

Dans le champ de la criminologie, des études rétrospectives auprès de populations incarcérées complétées par de grandes enquêtes en milieu scolaire indiquent qu'il existe un lien entre la cruauté et la brutalité envers les animaux et les violences envers les êtres humains. Enfin, une étude de neuroimagerie réalisée auprès de 20 omnivores, 19 végétariens et 21 véganes (qui évitent tout ce qui résulte de l'utilisation des animaux) a indiqué que les réactions empathiques étaient plus intenses chez les personnes végétariennes et véganes face à des stimuli indiquant de la détresse. Ainsi, exposées à des images reflétant la souffrance éprouvée par des humains, les végétariens et véganes avaient une activation plus forte du cortex cingulaire antérieur que les omnivores. La mobilisation de zones cérébrales indicatives de l'empathie ou une attention accrue était également davantage observée chez les végétariens ou véganes confrontés à des scènes impliquant des animaux qui souffraient.

Des études expérimentales ont confirmé que le renforcement du lien avec les animaux ne se produisait pas au détriment de l'empathie envers les êtres humains. Frank Ascione, de l'université d'État de l'Utah, a réalisé un programme d'une année auprès d'élèves de 11 ans. Le protocole d'intervention visait à développer leurs relations avec les animaux de compagnie, et a montré une élévation de leur empathie envers les humains l'année suivante par rapport à un groupe n'ayant pas participé. Dans une autre étude sur des adultes, Brock Bastian a proposé à des participants de rédiger un essai qui soulignait le fait que les animaux sont comme les humains ou, au contraire, que les humains sont comme les animaux. Il a montré que l'assimilation des animaux aux humains diminuait significativement le niveau de spécisme des individus tout en augmentant l'intention de s'engager auprès de groupes minoritaires (asiatiques, noirs,

QUEL AVENIR POUR LA VIANDE ?

La consommation de viande augmente dans le monde, mais dans l'aire occidentale, une tendance inverse est constatée. Selon une étude de Meike Janssen, de l'université de Kassel en Allemagne, ceux qui abandonnent la viande invoquent deux grandes catégories de motivations (en plus de l'intolérance à la souffrance animale) : les raisons de santé et les raisons environnementales. Concernant les premières, un rapport de l'Organisation Mondiale de la Santé publié en 2015 informe que la viande rouge représente un « cancérigène probable pour l'homme », tandis que la viande transformée est considérée comme un « cancérigène avéré ». À propos des raisons environnementales, il est démontré que l'élevage contribue plus que toute autre activité humaine à l'émission de gaz à effet de serre (14,5% des émissions totales, contre 13% pour le transport, selon la FAO, l'Organisation des nations unies pour l'alimentation et l'agriculture). Par ailleurs, selon le Réseau Empreinte Eau (<http://waterfootprint.org>), 15 000 litres d'eau seraient nécessaires pour produire un seul kilo de bœuf. Pour une personne donnée, remplacer la moitié de la viande qu'elle consomme par des végétaux permettrait de diminuer de 30% son 'empreinte eau'. Aujourd'hui, tandis que 4% des Français s'abstiennent de consommer de la viande (enquête Ipsos 2017), 62% d'entre eux expriment l'intention de réduire leur consommation. Pour passer à l'action, le Guide du végétarien débutant, en ligne sur le site de l'Association végétarienne de France, permet de mettre en place des changements réalistes (et progressifs) qui soient bénéfiques aux animaux, humains ou non.

musulmans, autochtones, immigrants) s'ils étaient traités injustement.

La psychologie manifeste un intérêt croissant pour l'étude des relations entre les humains et les animaux. Après avoir instrumentalisé ces derniers pour produire des connaissances scientifiques sur le conditionnement et l'attachement, voire la soumission à l'autorité (une étude de 1972 impliquait que des participants administrent des chocs électriques réels à un chien, ce que 77% ont fait docilement), la psychologie ouvre désormais des perspectives nouvelles en s'intéressant à la construction mentale de la domination exercée sur les animaux non humains. Une enquête de Sarah Knight, de l'université de Portsmouth, révélait que par rapport à la population générale, les chercheurs considéraient davantage que les humains étaient supérieurs aux animaux, croyance qui était corrélée à une attitude favorable à leur utilisation dans la recherche. Le développement de la psychologie du spécisme pourrait alimenter d'inédites questions scientifiques mais aussi éthiques dans les années à venir au sein des laboratoires... et dans les cuisines. ●

Bibliographie

- L. Caviola et al.**, *The Moral Standing of Animals: Towards a Psychology of Specieism*. *Journal of Personality and Social Psychology*, sous presse, 2018.
- C. Amiot et B. Bastian**, *Solidarity with animals: Assessing a relevant dimension of social identification with animals*. *Plos One*, DOI 10.1371, 2017.
- L. Bègue**, *The psychology of good and evil*. Oxford: Oxford University Press (chap. 3, human ethics and animality), 2016.